Document generated on 05/15/2024 6:55 a.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Par delà le récit autobiographique?

L'écriture comme un couteau, d'Annie Ernaux. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, Stock, 155 p.

Sylvie Boyer

Number 194, January–February 2004

Autour du récit

URI: https://id.erudit.org/iderudit/18365ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boyer, S. (2004). Par delà le récit autobiographique? / *L'écriture comme un couteau*, d'Annie Ernaux. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, Stock, 155 p. *Spirale*, (194), 10–11.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PAR DELÀ LE RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE ?

L'ÉCRITURE COMME UN COUTEAU d'Annie Ernaux
Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, Stock, 155 p.

Avec *L'écriture comme un couteau,* Annie Ernaux publie pour la première fois un livre sous forme d'entretien, dans lequel elle explicite sa démarche d'écriture et rend compte de sa posture d'écrivain. C'est par le biais du courrier électronique que, entre New York et Paris, l'écrivain Frédéric-Yves Jeannet et Annie Ernaux ont engagé un dialogue constitué d'un tressage de questions, de réflexions et de réponses : « *Pendant une année environ, sans régularité particulière, Frédéric-Yves Jeannet m'a envoyé par e-mail un ensemble de questions [...]. Il était rare que je réponde immédiatement. Entre le libellé d'une question et ce qu'on croit écrire s'étend un espace angoissant, voire menaçant. [...] Là, je pouvais prendre le temps d'apprivoiser cet espace, de faire surgir du vide ce que je pense, cherche, éprouve quand j'écris [...] Une fois que j'avais l'impression d'avoir saisi quelque chose d'un peu sûr, je me lançais à écrire directement ma réponse sur l'ordinateur, sans notes et avec le minimum de corrections, selon la règle du jeu que je m'étais imposée.* »

« En partance »

Telle une sorte d'invitation au voyage, comme le laisse entendre le premier des sous-titres qui ponctuent cet entretien — « En partance » —, Frédéric-Yves Jeannet a convié Annie Ernaux à emprunter ce chemin de traverse qu'est l'entretien dans la mesure où celui-ci est susceptible d'ouvrir des sentiers que l'œuvre en tant que telle n'engage pas nécessairement. Jeannet a souhaité, par sa position d'interlocuteur attentif (bien que forcément à distance) et grâce à cet espace de parole « autre » ainsi offert à l'écrivaine, dépasser la « *gêne et l'incompréhension, les réactions de rejet* » que suscite chez plusieurs lecteurs l'œuvre d'Annie Ernaux. Tenant « *l'inconfort pour seule méthode, seul moyen de ne pas reproduire, de dépasser au contraire ce qu'on nous a légué* », Jeannet se fait ainsi en quelque sorte le défenseur — en tout cas, au cours de ce livre, le compagnon de route — du tracé que dessine la voie/voix littéraire que parcourt Annie Ernaux depuis déjà trente ans.

Force est d'admettre que cette écrivaine a arpenté des territoires qui demeurent très peu fréquentés. Rares en effet sont les livres qui, comme ceux d'Ernaux, disent et traduisent au plus près du réel et avec une crudité au bord de l'insupportable — de *l'inconfort* — ce qu'est, par exemple, l'expérience d'un avortement clandestin (*Les armoires vides*; *L'événement*) vécu dans la souffrance, la violence et la solitude, celle d'une passion amoureuse à l'allure destructrice (*Passion simple*; *Se perdre*) ou encore celle d'une jalousie *(L'occupation)* telle que peu de gens oseraient se présenter sous un jour semblable; expériences qui, pourtant, sont bel et bien d'ordre universel, mais dont, de cette façon en tout cas, on ne parle pas. Rares également sont les livres qui prennent comme matériau d'écriture la déchirure culturelle et sociale des « exilés » ou « immigrés » de l'intérieur (*La place*; *La honte*, etc.). Dans un ouvrage paru aux Belles Lettres, Janine Altounian a reconnu dans l'œuvre d'Annie Ernaux cette problématique de l'entre-deux (celle des déportés « sans place »), laquelle, chez l'écrivaine, se traduit par la rupture, vécue comme violation, qu'a constitué pour elle le passage d'un monde sans culture intellectuelle (dont elle est issue), où les mots manquaient, à un monde cultivé.

Le couteau de l'écriture : trancher les frontières

« L'inconfort » est bien l'un des principaux motifs qui traversent *L'écriture comme un couteau,* et ce, tel que l'évoque le titre, qui dit exactement ce qu'il en est de l'ensemble de l'œuvre d'Annie Ernaux. Chez elle, l'écriture est ce couteau qui trace sans cesse, page après page, les contours et les bornes de cet écartèlement culturel et social entre deux mondes inconciliables, déchirure qui ne peut être recousue. Et son écriture est certes aussi ce couteau qui découpe et taille les mots comme une chair vive dans une opération chirurgicale de dénuement et de blanchissage dont il ne reste que les os. Dans *L'écriture comme un couteau,* Jeannet insiste sur cette « *précision d'entomologue, qui va jusqu'aux confins de ce qu'il est accepté de dire* » : « *J'aime ses phrases sans métaphores, sans* effets, *leurs silex affûtés qui tranchent dans le vif, écorchent.* » En ce sens, ce livre s'inscrit dans la lignée du projet d'une « *littérature considérée comme une tauromachie* » revendiqué par Michel Leiris et convoqué dans l'entretien d'Ernaux. La lame tranchante du couteau rejoint ici la corne acérée du taureau dans le cadre d'une règle du jeu — du Je — où la notion de risque est inhérente à l'arène de l'écriture : « *Et l'écriture, "clinique" dites-vous, que j'utilise, est partie intégrante de la recherche. Je la sens comme le couteau, l'arme presque, dont j'ai besoin.* »

L'inconfort dont il est surtout question dans cet entretien est celui de la posture d'écriture d'Ernaux quant à une sorte de transgression des frontières du genre littéraire qu'est le récit autobiographique. L'entreprise scripturaire d'Ernaux tente en effet d'aller au-delà, par-delà toute catégorisation littéraire et d'échapper à ce que l'auteure considère comme un cloisonnement définitionnel : « *ce terme de "récit* autobiographique" *ne me satisfait pas, parce qu'il est insuffisant. Il souligne un aspect certes fondamental, une posture d'écriture et de lecture radicalement opposé à celle du romancier, mais il ne dit rien sur la visée du texte, sa construction. Plus grave, il impose une image réductrice : "l'auteur parle de lui". Or,* La place, Une femme, La honte *et en partie* L'événement, *sont moins autobiographiques que auto-socio-biographiques.* » Elle réitère ici sa visée, exprimée dans *Une femme,* d'écrire quelque chose « *entre la littérature, la sociologie et l'histoire* ». Telle « *une sorte de chantier* », l'écriture d'Ernaux explore en effet des frontières sans cesse mouvantes, dans cette œuvre, entre l'espace privé du récit personnel et intime — qui comporte tout un pan relatif à la sphère familiale — et l'espace public, « extérieur », qu'elle décrit dans *Journal du dehors* et *La vie extérieure.* Cette recherche de formes nouvelles a le mérite d'élargir la notion de littérature et de jeter un regard neuf sur la nature même du Je autobiographique dans la mesure où il revêt ainsi la forme de ce qu'elle nomme ailleurs un Je « *transpersonnel* ».

À lire ce livre dans lequel Annie Ernaux écrit sur sa démarche d'écriture, il m'a semblé que ce Je revendiqué comme étant collectif, pluriel, presque évanescent — *transsubstantiel,* pour reprendre une métaphore qu'elle utilise —, qui, dans une sorte de « *transfuge* », se reconnaît soi-même *dans* l'autre et dont l'autre peut se reconnaître en lui, revêtait aussi les traits d'un voile et constituait en quelque sorte un filet protecteur. Tout se passe comme si le risque pris — et assumé — dans l'exercice même de l'écriture, par l'utilisation d'un Je qui renvoie explicitement à sa personne et au refus de toute fictionnalisation, se trouvait couvert par la conception de ce Je

transsubstantiel donnée dans le discours qui accompagne la création : ce qui est certes légitime, mais qui, cependant, m'apparaît rester en deçà de l'exigence proclamée de dangerosité propre à la « corne de taureau ». Qu'on lise, à cet égard, l'extrait suivant : « *[...] C'est ce qui m'est apparu lorsque j'ai écrit* L'occupation : *je sens, je sais, qu'au moment même où j'écris, ce n'est pas* ma *jalousie qui est dans le texte, mais* de la *jalousie, c'est-à-dire quelque chose d'immatériel, de sensible et d'intelligible que les autres pourront peut-être s'approprier. Mais cette transsubstantiation ne s'opère pas d'elle-même, elle est produite par l'écriture, la manière d'écrire, non en miroir du moi mais comme la recherche d'une vérité hors de soi.* »

Dans la préface du livre, Annie Ernaux souligne que cet entretien ne l'aura pas menée *ailleurs, « comme [elle en émet] le vœu au début de l'entretien »*. Sans doute en raison de la forme même de ce dialogue — au cours duquel l'auteur a tout le temps de réfléchir avant de répondre aux questions —, on a le sentiment d'une grande retenue, peut-être constituée essentiellement de ce paradoxe qui consiste à chercher hors de soi ce qui en soi doit à tout prix demeurer zone d'ombre. Dans cette même préface, Ernaux fait appel à un lointain souvenir d'enfance qui constitue une très belle métaphore traduisant ce qu'il y a « *d'irréel à raconter une expérience d'écriture somme toute immontrable* ». Il s'agit d'une représentation théâtrale à laquelle elle assiste pour la première fois et au cours de laquelle, sur la scène, on enferme hermétiquement une femme dans une boîte : « *Des hommes se mettent à transpercer la boîte de part en part avec de longues piques. Cela dure interminablement. Le temps d'effroi dans l'enfance n'a pas de fin. Au bout du compte, la femme ressort de la boîte, intacte.* » Cette image dit parfaitement bien ce qu'il en est du couteau de l'écriture, de l'effroi, du danger et du risque encourus par ceux qui s'y aventurent, mais également de l'effet de leurre et d'un nécessaire faux-semblant qui font aussi et indéniablement partie du jeu.

On retiendra encore de ce livre la passion de l'écriture — et de ce qui l'entoure —, celle, aussi, de la lecture, et « *Par-dessus tout, la certitude que la littérature, quand elle est connaissance, qu'elle va jusqu'au bout d'une recherche, est libératrice* ».

Sylvie Boyer

Christine Major, *Les phasmes à ailes roses*, 2003, acrylique sur toile, 122,5 cm × 162,5 cm. Photo : Guy L'Heureux.